

L'enfant et les saints du Paradis

Tous les premiers vendredis du mois, nous allions sur la tombe de mon frère. La dame m'installait à l'arrière du Vélosolex, m'arrachait à Casimir et à Tigresse, et par tous les temps, longeant les canaux du Nord, nous arrivions au cimetière. Elle ne disait rien, elle ne me disait jamais rien. Il fallait traverser à pied les allées bordées de tombes grises, et cheminer tout au fond. Je ne comprenais pas pourquoi nous regardions ma photo.

J'étais pourtant bien vivant, sauf les jours où elle venait me chercher, avec son sarrau de toile prune et ses pommettes rouges. Je ne savais pas qui elle était. Ma nourrice ne riait plus quand elle la voyait débouler dans la cour de la ferme. Pendant cinq ou six ans jusqu'à mes dix ans, elle vint régulièrement, tous les mois. Je ne savais pas qui elle était. J'avais peur. Elle me faisait peur.

J'étais bien à la ferme, c'était devenu mon paradis. J'étais le roi des animaux. Et puis elle arrivait avec son drôle de regard torve, un œil ici, un œil là. Elle disait : *Salut, toi*. Jamais mon

prénom, ou même, *Salut crapaud, salut têtard*. Non, *Salut, toi*. Je murmurais : *Bonjour Madame*, et nous partions voir ma photo. Longtemps, je me suis demandé pourquoi, derrière ce verre bombé et ovale, je me souriais aux anges. Pourquoi, ce jour-là, j'avais un costume gris et un brassard au bras, en dentelle blanche, s'il vous plaît ! Et puis un vendredi, sans prévenir, elle me dit : *C'est pas toi, là, couillon, c'est ton frère, il est mort. Tu peux pas comprendre. Lui c'était un mec, un vrai p'tit mec*. J'avais cinq ou six ans. Je ne comprenais pas pourquoi cette dame était si méchante avec moi. Elle ne me disait jamais rien ensuite, mais vendredi après vendredi, tous les mois, elle venait me chercher.

Ma nourrice, elle, me chantait des histoires de « *doudou à moïn, li qu'à pati'* » ou de danses « *sans chemises et sans pantalons* », lorsque la nuit je hurlais dans le noir. Elle me berçait, calmait mes fièvres, elle sentait bon et me disait : *Mon oiseau, mon zoli, écoute la biguine, mon beau p'tit prince, et ton cœur s'apaisewa...* Et je me rendormais, le sourire aux lèvres. J'aimais le creux des mois, le mitan des mois, ces jours à mi-chemin entre ces premiers vendredis que je redoutais tant. Je m'étais fabriqué un jour faste, le 20 de chaque mois, mon chiffre. Il me rassurait, je ne savais pourquoi. J'étais un tout petit garçon lorsque je me pris d'affection pour le chiffre vingt. J'y voyais un *deux*, et un *ronde*, peut-être un monde bulle où je ne serai plus seul ?

J'avais découvert dans la grange une vieille table de chevet toute cabossée, avec une petite porte et là, j'y cachais mes protecteurs, tous les saints qui apparaissaient les 20 de chaque mois. J'en avais douze à qui je parlais longuement, en partant pour l'école et même au retour. D'ailleurs Casimir et Tigresse m'y attendaient. Casimir croquait ses cacahuètes sur la tablette en marbre noir ébréché, Tigresse ronronnait dessous. J'avais

dû confier à ma nourrice que j'aimais le vingt de chaque mois et, un soir, son jeune frère, de passage en tournée dans la région, m'avait donné une carte postale représentant « Saint-Sébastien ». C'était le premier de mes « petits dieux », celui qui apparaissait les 20 Janvier. J'adorais regarder ce tableau, on y voyait un jeune homme, très nu, les yeux tournés vers le ciel et le corps bardé de petites flèches. Il ne parlait pas et il était blessé. C'était moi. Je savais vouloir plus tard cette peau douce et ambrée...

Il y avait aussi en Février *Saint-Aimée*, je ne savais pas si c'était un homme ou une femme, cela me plaisait, et je m'étais fabriqué une petite poupée qui souriait tout le temps avec une jupe rose et une moustache noire. Puis arrivait Mars, c'était le printemps, et là chaque année je m'offrais une fête. Ma nourrice, qui sentait un peu le vaudou, était seule conviée à la cérémonie incantatoire. Je revêtais une aube blanche, comme celle de mon frère-aubout-de-l'allée, en fait une ancienne chemise de nuit de ma nourrice, trop ample pour moi, mais dont je rabattais le dos sur ma tête et j'avais l'air d'un mage. J'avais rassemblé douze souches calcinées entre lesquelles je disposais, en un second cercle divinatoire douze bougies rouges. Et sur chaque tronc mes « saints du 20 du mois ».

En premier, mon héros, *Sébastien*, présidait, symbolisé par deux flèches et puis ma poupée Aimée; ensuite un bouquet de fleurs séchées et de fruits célébrait le printemps. Cette souche-là débordait de couleurs et d'odeurs; c'est la seule qui ne célébrait pas un saint mais une joie païenne, sans foi, ni loi. Je sentais confusément que ce saint-là ne me décevrait jamais ! La souche d'Avril honorait ma première sainte, une vraie rebelle, une vierge du Brabant nommée « Oda » ou « Odette » qui résista vaillamment à sa famille

et le jour du mariage avec le beau seigneur Simon, dit la légende, refusa carrément le gars médusé et furieux d'un « *mon amour et ma foi sont engagés en Jésus-Christ à qui je consacre ma virginité* ». Ces paroles me troublaient délicieusement d'autant que la récalcitrante, pour faire bonne mesure et décourager définitivement les soupirants... se fit sauter le nez et se jeta dans les bras d'un « Abbé de Bonne Espérance » qui passait par là. Elle finit Mère Prieure. Je singeais, une main sur le cœur et une main bien plus bas, devant ma nourrice, qui hurlait de rire, la vierge irréductible qui plus tard régna sur ses sœurs, vierges sages et effarouchées !

En Mai, aucun saint ne retint mon attention et sans savoir que je paraphrasais les anciens grecs, je dédiais ce mois au « *Saint inconnu* ». Je n'osais dire que je m'y voyais bien, moi, sous la forme d'un angelot fessu et tout rose ! En Juin j'étais servi. Selon les termes de ce « *Liber Pontificalis* », que me prêta notre bibliothécaire, Madame Agathe, *Silvère* était Pape, fils de Pape. Tiens, je croyais les Papes eunuques jusque là ! Cela ne lui porta pas chance : il s'attira la haine de la terrible impératrice Théodora, une ancienne putain, qui l'exila sur un îlot désert où « *il goûta au pain de tribulation et à l'eau d'angoisse* » et mourut d'inanition en 538 ! Je fis très bien Théodora, les yeux noircis au charbon, drapé d'une grande nappe à carreaux rouges et blancs, tendant à la souche ébahie qui figurait *Silvère*, un verre d'eau saumâtre symbolisant cette « *eau d'angoisse* » qui me donnait des frissons.

Puis arrivait un des pèlerinages les plus terribles, celui du premier vendredi de juillet, à l'orée de l'été, lorsqu'il fallait, toujours aussi silencieux, médusé, sous la canicule, aller prier avec la dame à l'œil tourné sur la tombe de mon

frère jumeau. De nouveau mon cœur battait de frousse. Je brûlais de partout.

Dès mon retour je préparais l'évocation de mon saint préféré le Bien-heureux *Saint Grégoire Lopez*. Il avait tout, sourcils arqués, jolie taille, yeux noisette et, très soigneux de sa personne, constamment chapeauté. Il disait : *Les pauvres doivent veiller à leur santé de peur d'être à charge du prochain*, ce qui témoignait d'une compassion éclairée et pratique. Aventureux et, page à la cour du roi Philippe II d'Espagne, il eut une « *touche au cœur* » lorsqu'il entendit parler à la promenade du soir du sanctuaire de Notre Dame de Guadalupe au Mexique. Il partit s'établir chez les Indiens chichimèques, tous à moitié à poil. Ses compatriotes, scandalisés, l'accusèrent d'avoir les pieds fourchus. J'étais troublé par ses allusions à son « *compagnon* » Don Francisco Rosa. Ils s'établirent dans un ermitage près de Santa Fe pour « *tenter des expériences pharmaceutiques* ». Curieux ! Quels étaient leurs liens réels ? Don Francisco après la mort de son cher Grégoire écrivit un ouvrage à la gloire de son ami dont le chef fut transporté en Espagne par l'évêque de Burgos ! Toute cette histoire me remuait et j'aimais à m'entretenir avec leurs effigies, deux moines se tenant par le petit doigt et cherchant des plantes...

En Août je me rangeais sous la houlette de *Saint Bernard* et vivais en grande solitude, muet et chuchotant à voix basse avec les carpes du bassin. Les autres enfants me regardaient en biais, vaguement inquiets. Seule ma nourrice me comprenait, rentrait dans mon jeu et m'écrivait de petits mots sur mon cahier d'écolier : *Ce soir 15 Août tu auras droit à un « Ti punch » de derrière les fagots pour célébrer notre bonne Sainte Vierge* » ou *Oh ! vilain galopin qui a encore déchiré sa culotte; serais-tu tombé dans*

les pierres du ruisseau ? En Septembre je célébrais un guerrier, *Eustache*, illustre général romain converti ! Son histoire était belle : chassant un jour le cerf, il vit celui-ci se retourner, une croix lumineuse entre ses cornes et bramer : *Je suis Jésus, pourquoi me poursuivre !* Là commencent ses malheurs. Il perd ses richesses, égare sa femme. Voulant sauver ses deux jeunes fils d'une tornade, il arrive au bord d'un fleuve et traverse avec le plus jeune. A peine arrivé, il retourne vers l'aîné qu'un lion attaque et enlève ! Trop tard ! Et sur l'autre rive, cris effrayés du cadet emporté par un loup ! Affreux ! Je pleurais toute l'eau de mon corps et ma nourrice aussi.

En Octobre officiaient les Saints Anglais, *Accace* et *Edmond* et en décembre, pour préparer la quiétude de Noël où je récupérais mes forces pour affronter le premier vendredi de l'an neuf, je rendais hommage à *Saint-Abraham*, un brave ermite égyptien venu prêcher en Gaule. On l'invoque pour calmer des enfants malades et il convient de s'y reprendre à plusieurs fois car le saint homme est un peu sourd...

Ainsi allait ma vie entre les pèlerinages sépulcraux au cimetière, ma nourrice câline, mes apparitions à l'école communale et surtout ma vie avec mes douze saints. Jusqu'à ce vendredi de septembre de l'année de mes dix ans. Elle vint encore une fois me chercher, la mine encore plus terrible que d'habitude, voilette noire et haleine lourde... J'avais revêtu la cuirasse d'Eustache. J'étais un guerrier romain avec jupette, lance et sandales. Mais elle était trop saoule pour le remarquer et nous voilà cheminant en zigzag vers le cimetière. Le ciel était bas. L'air sombre et menaçant.

Arrivé au bout de l'allée, toujours en silence, j'avais

remarqué que la tombe d'à côté était ouverte, en prévision d'un enterrement, probablement. Me voyant penché sur cet abîme et non pas en dévotion devant la photo de mon frère, la femme à la voilette noire rompit pour la première fois depuis des lustres le silence d'un : *alors, chenapan, usine à rêve, qu'est-ce que c'est que ce déguisement stupide ! Qu'as-tu à regarder dans ce trou ?* Elle me menaçait de sa main levée, je me détournai comme un vrai combattant, l'épée haute. Elle trébucha, oscilla lentement et tomba en arrière de tout son long dans la tombe voisine. Elle dit *Ah !* Sa tête fit un « thong » caveurneux. Puis, plus rien. Elle me regardait fixement à travers sa voilette, comme mon frère à travers son verre bombé. Ils avaient le même regard.

Je compris alors que c'était ma mère.

Je restais longuement accroupi au pied des deux tombes, attendant que le ciel me tombe sur la tête. Il ne tomba pas.

J'avais faim. Je me levais, jetais dans la tombe ouverte mon déguisement de guerrier, me trouvais léger.

Délivré, je pris le chemin qui menait vers la mer.

